

UN WEEK-END EN PÉRIGORD

Texte Jean-Luc Aubarbier **Photographies** Lionel Lourdel





Paysages du **Sarladais**

Boisés et ruraux, ainsi pourrait-on décrire les paysages du Sarladais, dès qu'ils s'éloignent des profondes coupures qu'y creusent les rivières. Le Périgord noir, en effet, est un triangle magique délimité au nord par la Vézère, la vallée des rois de la préhistoire, dont les abris-sous-roche ont préservé du froid les hommes de Cro-Magnon qui ornaient les grottes de leurs œuvres magiques. Au sud, c'est le fleuve Dordogne, la rivière Espérance comme l'a si bien nommée l'écrivain Christian Signol, le poumon économique de la région par où transitait la marchandise jusqu'à l'arrivée du train au ^{xix}^e siècle. On y retrouve la plupart des forteresses médiévales, qui constituaient autant de péages dans les temps anciens. Les deux voies d'eau confluent à l'ouest à Limeuil. À l'est, la cité de Sarlat constitue le point d'ancrage des populations. Mais il ne faut pas faire beaucoup de kilomètres pour se retrouver à la campagne. Le cœur du triangle est le domaine de la forêt, la Gaule chevelue que décrivait Jules César, d'où émergent parfois les ruines de quelques tours, quelques forteresses oubliées. Mais la main de l'homme s'est posée sur le domaine boisé, pour y défricher, y cultiver les champs et y pratiquer l'élevage. Elle y a bâti de solides pigeonniers et des bories coiffés de lauze, ces pierres plates simplement ajustées, qui peuvent peser jusqu'à une tonne le mètre carré. Les cabanes du Breuil, les plus remarquables de la région, avec leurs toitures qui descendent presque jusqu'au sol, servent aujourd'hui d'abri à un élevage d'oies.



Le Périgord agricole

Si le Périgord est avant tout connu pour sa gastronomie — deux tiers des Français le classent numéro un parmi les régions de France —, c'est d'abord parce qu'il est une grande région agricole. Classé au premier rang pour la fraise — dans la région de Vergt —, gros producteur de pommes — vers Lanouaille —, de noix, de châtaignes — vers Villefranche-du-Périgord, de vin — dans le Bergeracois — et, bien sûr, de foies d'oies et de canards, le département est également renommé pour ses récoltes sauvages de champignons — cèpes, girolles —, même si la truffe, de plus en plus cultivée, garde un caractère imprévisible. C'est aussi, grâce à ses immenses forêts, une région riche en gibier de toutes sortes — biche, chevreuil, sanglier, lièvre, bécasse. Alors ici, la gastronomie est élevée en une véritable science de gueule. Le vocabulaire évoque des plaisirs rabelaisiens, chatouille délicieusement le palais des gourmets et des gourmands : confit d'oie, pâté truffé, magret de canard, omelette aux cèpes, cou farci, gâteau aux noix. La cuisine périgourdine est riche, nourrissante, fondée sur de sains produits fermiers. C'est une nourriture de la terre, rustique et savoureuse, que des chefs prestigieux ont su adapter à l'alimentation moderne. Si, en plein mois d'août, par une chaleur infernale, votre voisin commande une soupe, un tourin à l'ail, c'est incontestablement qu'il est périgourdin ; surtout s'il s'avise de verser une rasade de vin dans le fond de son assiette pour « faire chabrol ». Notre gastronomie relève d'une longue tradition paysanne. Si vous avez de la chance — car elle n'attend pas et doit être consommée dès qu'elle est prête —, vous pourrez goûter au rare plaisir d'une mique au petit salé — Jacquou le Croquant en mangeait déjà dans le célèbre roman d'Eugène Le Roy. Vous aurez vite compris que manger est ici un art de vivre.



L'abbaye de Cadouin

L'abbaye cistercienne de Cadouin fut, au Moyen Âge, le but d'un grand pèlerinage connu dans toute la chrétienté. Dès 1117, un pèlerin rapporta d'Antioche la relique du saint suaire. Hugues, frère du roi de France, l'aurait découvert lors de la première croisade et, avant de mourir, l'aurait confié à un moine périgourdin. Notons que le suaire de Turin ne fut découvert qu'à la fin du Moyen Âge. Suspendu dans un reliquaire d'argent au plafond de l'église de Cadouin, le suaire reçut des milliers de visites dont celles, prestigieuses, de Richard Cœur de Lion, Aliénor d'Aquitaine, Saint Louis, Blanche de Castille. On lui attribua de nombreux miracles. Craignant qu'il ne tombe entre les mains des Anglais lors de la guerre de Cent Ans, les moines le confièrent aux chanoines du Taur, à Toulouse, qui en tirèrent de grands bénéfices. Aussi, à la fin du conflit, refusèrent-ils de le rendre. Grâce à un stratagème digne des meilleurs romans policiers, l'abbé de Cadouin parvint à voler le suaire. Mais le commando chargé de rapporter la relique en Périgord se trompa de chemin — probablement soudoyé — et arriva au couvent d'Aubazine, en Corrèze, qui exploita le tissu sacré à son propre profit. Après une série de procès et l'intervention du pape et du roi Louis XI, Cadouin retrouva son suaire en 1461. Et les pèlerinages reprirent de plus belle dans une abbaye rénovée. Même Rabelais parle du suaire dans son *Gargantua* ! Malgré la concurrence du suaire de Turin, les pèlerins se pressèrent, toujours aussi nombreux, lors des ostensions. En 1925, les premiers doutes surgissent sur l'authenticité de la relique. Une expertise est ordonnée en 1932, qui révèle que le tissu porte des inscriptions du ^x^e siècle invoquant le nom d'Allah. Le saint suaire de Cadouin était un faux.









Le château de **Puyguilhem**

Le visiteur s'étonnera de découvrir, cet Azay-le-Rideau égaré en Périgord. Puyguilhem, en effet, pourrait sans défaillir orner les bords de Loire. Il est le plus beau et le mieux conservé des châteaux Renaissance du Sud-Ouest. Ce chef-d'œuvre à la façade entièrement sculptée a succédé à un antique repaire noble où naquit, au début du ^{xiii}^e siècle, le troubadour Aymery de Péguilain qui chanta la mort du dernier comte de Provence. Sous la belle toiture court un bandeau orné de lettres assemblées selon un code secret. L'actuel château fut érigé par Mandot de la Marthonie et achevé par ses frères Jean et Gaston, tous deux évêques de Dax entre 1514 et 1555. Mandot de la Marthonie, né en 1466, fut président du parlement de Bordeaux, puis de Paris. Le roi François I^{er}, partant guerroyer en Italie, le chargea d'administrer le royaume en son absence. Les La Marthonie étaient originaires du fief voisin de Saint-Jean-de-Côle, un beau village médiéval dont le très ancien prieuré côtoie leur château. Si Saint-Jean-de-Côle connut un destin agité, pris et repris pendant les guerres de Cent Ans et de Religion, Puyguilhem eut une histoire paisible, à l'exception de cette nuit du 10 au 11 août 1653 durant laquelle le marquis de Sauveboeuf, après s'être emparé de la place, fit jeter dehors tous les occupants en chemise pour assouvir une vengeance toute personnelle. Dans les alentours immédiats, il reste à découvrir les ruines de l'abbaye cistercienne de Boschaud, fondée en 1154 par Foulque de Sales, qui connut au Moyen Âge deux révoltes de moines contre le père abbé, et la grotte ornée de Villars, qui montre des peintures réalisées il y a 17 000 ans, dont le célèbre « cheval bleu ». Le réseau de cavités s'étend sur plus de dix kilomètres.





Jumilhac-le-Grand

Perché au-dessus des eaux torrentueuses de l'Isle, à la limite du Limousin, le château de Jumilhac porte dans son architecture les traces de la passion de son constructeur pour l'alchimie : lune, soleil, athanor, étoiles, croix surmontant des triangles. Antoine Chapelle, qui le fit bâtir au début du ^{xvii}^e siècle, était un riche fermier qui avait fait fortune dans l'exploitation des forges et des mines d'or qui parsemaient son fief. Il s'était mis au service du roi Henri IV en finançant ses campagnes. Peint sur une porte, le portrait de la Fileuse est l'objet d'une légende. Le fils d'Antoine Chapelle aurait épousé, en 1610, Louise de Hautefort. Le mari, fort jaloux, l'aurait tenue enfermée vingt ans durant. Cette jeune femme au regard triste, vêtue en bourgeoise, serait un autoportrait de Louise. Mariée contre son gré alors qu'elle aimait ailleurs, elle se serait refusée à son époux qui l'aurait ainsi terriblement châtiée. Peindre et filer auraient été ses seules occupations, moins innocentes qu'il n'y paraît. Embauché comme valet de ferme, l'amoureux éconduit recevait des lettres enflammées de sa dame, grâce à un fuseau qui montait et descendait le long du mur. Selon différentes versions de la légende, le mari de retour de croisade, tue l'amant. Ou bien il la délivre et parvient enfin à conquérir le cœur de son épouse, l'amoureux entrant dans un monastère. La réalité est plus prosaïque. Louise se retrouva veuve peu après son mariage et épousa, en secondes noces, Christophe de Roffignac. Nul ne sait s'ils vécurent heureux car ils n'eurent pas d'enfants.

